Les deux amours de Michel Aucouturier

Michel Aucouturier's two loves

Georges Nivat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10299>

DOI : 10.4000/monderusse.10299

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 153-158

ISBN : 978-2-7132-2745-5

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Georges Nivat, « Les deux amours de Michel Aucouturier », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 59/1 | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10299>

LES DEUX AMOURS DE MICHEL AUCOUTURIER

Michel Aucouturier, longtemps professeur de littérature russe à l'université de Genève, puis à celle de Paris IV, membre du comité de rédaction des deux principales revues de slavistique en France, était un universitaire hors norme. Par son enfance d'abord : son père journaliste était en poste en Égypte pendant la guerre, et les enfants, Michel, sa sœur Marguerite¹ et leur frère Georges, allèrent à l'école catholique française au Caire. Puis, lorsque leur père, Gustave, normalien de la promotion 1922, fut nommé par l'agence France-Presse à Moscou, ils passèrent un an dans une maison inconfortable de Moscou, surveillés étroitement, comme tout étranger à cette époque. C'est là qu'ils vécurent la victoire de 1945, puis ils poursuivirent leurs études à Prague, nouveau poste de leur père. Leur mère était tchèque, la famille parlait le tchèque, que Gustave avait étudié aux Langues O', comme le russe. Michel était trilingue : français, russe et tchèque, mais c'est du russe qu'il fit sa seconde langue, et sa vie d'universitaire et d'intellectuel. Rentré en France, il prépare l'ENS, réussit le concours en 1953, et l'année suivante, tout premier stagiaire français, en compagnie de Claude Frioux, lui aussi décédé, part étudier à l'université d'État de Moscou.

Frioux et lui sont dans les tout premiers étudiants de l'immense gratte-ciel en forme de svastika si on le regarde du ciel, juché qu'il est sur l'ancien mont des Moineaux, devenu le mont Lenin. Michel Aucouturier retourne à Moscou, toujours avec une bourse de normalien en 1955-1956. C'est l'année du dégel, une année où la Russie soviétique croit qu'elle va rajeunir, se libéraliser, sans perdre son utopie, libère les prisonniers du goulag par centaines de milliers, mais ce retour massif a lieu en silence, dans une sorte de non-dit collectif ; il faudra attendre 1963 et la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, d'Aleksandr Solženicyn pour que le goulag reçoive la parole. Mais tant le relatif dégel d'après la mort de Stalin que ce retour des ombres mettent la société russe en état d'impatience. L'avenir semble ouvert...

Dans la vie de Michel, un petit voyage en banlieue moscovite, au village de Peredelkino qui, à l'époque est encore rural, avec de grands bois, une maison de repos pour écrivains, quelques datchas pour auteurs favorisés, la résidence d'été du patriarche : le 20 mai 1956, en compagnie d'un jeune poète soviétique, Lev Halif et d'un collègue français Louis Martinez, il prend le train, va à Peredelkino, et passe une demi-journée chez le poète Boris Pasternak. La datcha du poète est encore

1. Traductrice de Mélanie Klein et femme de Jacques Derrida.

là aujourd'hui, mais cernée par les constructions, toisée par un haut mur derrière lequel on devine des squelettes en béton armé d'immeubles en souffrance.

De cette rencontre Michel m'a souvent parlé. Il en existe un compte rendu donné par Louis Martinez à Ivan Tolstoï pour Radio Liberty, mais dont Michel disait qu'il était très infidèle. Le poète était enchanté d'avoir de jeunes visiteurs venus de l'étranger, il aimait les rencontres avec une sorte de passion, comme un convalescent qui goûte l'air extérieur après un long confinement. Michel travaillait alors sur Stendhal et son influence sur Tolstoï. Boris Leonidovič l'écouta avec intérêt, émerveillé du russe parfait que parlait ce jeune Français, ainsi que de son enthousiasme pour la littérature, pour le jeu des influences, des emprunts, des échos. Il venait d'achever le *Docteur Jivago*, l'avait même déjà transmis à Feltrinelli, mais n'en dit pas un mot. En revanche, il leur raconta son séjour dans l'Oural, au moment de la grande collectivisation, sa découverte de la misère de la campagne soviétique, la famine que Stalin y faisait régner. C'étaient des révélations extraordinaires ; Michel Aucouturier les retrouva bientôt dans le *Docteur Jivago*.

Car de retour à Paris, Michel rencontre Brice Parain, le philosophe, romancier, ex-communiste qui pilote les affaires russes chez Gallimard : la traduction du roman du *Docteur Jivago* est alors mise en route dans le plus grand secret, avec Jacqueline de Proyard, Hélène Peltier, Louis Martinez et Michel Aucouturier, qui aura une correspondance avec le poète jusqu'à sa mort en 1960. Cette correspondance sera exposée plus tard aux Beaux-Arts à Paris, lors d'une exposition superbe : « *Intelligentsia* : entre France et Russie, archives inédites du xx^e siècle »². Les éditrices du magnifique catalogue donnent les fac-similés de plusieurs des lettres que Michel reçut de Pasternak. Celle du 4 février est particulièrement superbe. Regorgeant de l'ivresse, parfois légèrement comique, qui marque toute sa correspondance d'après le dégel, quand le poète eut le bonheur de renouer avec le monde, on y lit, dans sa large et haute écriture à l'encre violette :

Mon cher Michel, c'est une folie de vouloir répondre à votre russe naturel et dégagé par mon français si ridicule. Mais il y a pour cela d'autres raisons. Vous m'avez fait grand plaisir par votre lettre, et beaucoup plus par votre poème. Il est très beau !

Ainsi apprenons-nous que Michel écrivait des poèmes. Ce qui se sentira plus tard dans toutes les belles traductions que Michel fera de Pasternak, avec rimes et rythme. Pasternak ajoute : « Je ne veux pas analyser en soi-même votre sentiment de proximité avec moi, qui tient, à votre avis, à l'imitation. » Nous devinons la modestie et la timidité du jeune poète normalien envoyant ses vers au poète qu'il adore déjà. La lettre du 4 février est précieuse, car Pasternak y précise son rapport à Alexandre Blok « qui était Dieu pour moi ». Il ne s'est jamais senti imitateur de Blok. En revanche, il a longtemps eu ce complexe envers Rilke, l'ami de son père,

2. Les deux commissaires en sont Véronique Jobert et Lorraine de Meaux.cf : *Intelligentsia, Entre France et Russie, Archives inédites du xx^e siècle*. Paris, 2013

et le poète qu'il a adulé. Il dit à Michel qu'il ne s'est débarrassé que depuis peu de temps de cette sujétion à l'égard de Rilke : « J'avais toujours pensé que dans mes tentatives originales, je ne fais que traduire ou diversifier ses motifs, que je n'ajoute rien à son originalité, et que je nage toujours dans ses eaux. » Ainsi, lorsque Brice Parain confie aux quatre élèves de Pierre Pascal le soin de traduire dans le plus grand secret le roman du *Docteur Jivago*, Michel est prêt, du fait de ses propres essais poétiques, de cet échange exaltant qu'il a eu épistolairement avec le poète, à traduire les vers de Jurij Andrejevič, qui forment le dernier chapitre du roman. Il s'en acquitte de façon superbe.

Ce matin, fidèle à sa promesse,
Depuis le rideau jusqu'au divan,
Le soleil a traversé la pièce
Du bandeau de ses rais de safran.

Qui dirait qu'il s'agit d'une traduction ? L'extraordinaire simplicité à laquelle le poète futuriste et haletant de bonheur de *Ma Sœur la vie* est parvenu semble faite pour Michel. Il en est plus que le traducteur, il en est le fil conducteur. « Passer d'une langue dans l'autre, c'est plus que d'aller d'une contrée dans une voisine », lui écrivait le poète. Aller du russe dans la contrée voisine du français, c'est ce que fit Michel Aucouturier au long de sa vie, avec une rare élégance et une exactitude jamais en défaut. Le Pasternak complet de la Pléiade lui est entièrement dû. Pasternak est un champ de prédilection pour Aucouturier, Tolstoï est l'autre, et là aussi, pour mieux comprendre, pénétrer l'auteur, il le traduit. Son père en avait traduit tous les *Journaux*, Michel retraduisit la *Sonate à Kreutzer* et bien d'autres textes. Et un an avant sa mort, il nous donnait un recueil de textes de Tolstoï qui, jamais, n'avaient été ainsi rassemblés : *Les Insurgés*. Les récits regroupés par Michel Aucouturier dans ce recueil relèvent de l'examen de conscience – que pratiqua Tolstoï jeune comme vieux : le privilégié a honte de ses privilèges, l'officier a honte des châtements corporels auxquels sont soumis ses soldats, l'empereur (Alexandre I^{er}) a honte de ses quarante-sept ans de débauche, d'hypocrisie, d'adulation dont il s'est laissé bercer. Tous ces textes sont retraduits, de façon percutante, par Michel, qui leur apporte une jouvence et une dureté remarquables ; presque tous, sauf celui sur les décembristes, sont d'une incroyable noirceur, et Michel, qui a su si magnifiquement explorer les filons de bonheur que comporte avant tout le monde tolstoïen a de la peine à expliquer cette noirceur, mais le fait pour mieux aller au plus profond de Tolstoï, nous faisant comprendre que le bonheur a son image inverse, en raison de la repentance, de ce lancinant tourment de l'examen de conscience chez Tolstoï à tous les âges de sa vie. La vie comme « cauchemar éveillé » est l'autre face du bonheur tolstoïen, l'envers des pages enivrantes de la première partie de *Guerre et paix*.

Michel Aucouturier a abordé de très nombreux sujets dans sa longue écriture sur la littérature russe, lisant et découvrant de nombreux poètes dès leur parution, explorant avec générosité le tissu neuf, toujours en mouvement d'une littérature.

Il n'était pas du genre à s'enfermer dans un domaine académique comme dans un fief. Nous avons ensemble élaboré une des premières études sur Solženicyn : le résultat en fut le *Cahier de l'Herne* Soljenitsyne, paru en 1970, chez Dominique de Roux, qui devint un ami. De Roux aimait la littérature qui fait mal, il aimait la définition à l'emporte-pièce de Brice Parain : « les mots sont comme des pistolets chargés ». L'inlassable lecteur de Tolstoï qu'était Michel n'aurait pas dit le contraire. Et Solženicyn aussi était un pistolet chargé. Surtout en 1970 quand nous conçûmes ensemble, lui et moi, le *Cahier de l'Herne*. Ce fut un excellent moment de collaboration, mais puisque j'aborde cet aspect des choses, je dois ajouter que je lui ai succédé à Genève, son épouse Alfreda préférant venir à Paris. C'était moins évident en ce qui concerne Michel, et une certaine nostalgie, de nombreux amis qu'ils avaient gardés à Genève les faisaient revenir en Suisse pour les vacances, en particulier à Saint-Luc, merveilleux village haut perché dans le Valais, où nous avons passé ensemble des vacances, nos deux familles réunies. Une fois ils décidèrent de louer non à Saint-Luc, mais sous le col du Grand Saint-Bernard, côté nord, dans un village austère, où l'ombre des montagnes arrivait tôt dans l'après-midi. Nous y eûmes une grande réunion avec les Sinjavskij (et leur fils), dans un chalet de grossiers rondins qui faisait croire qu'on était en Sibérie. Andrej Sinjavskij en était d'ailleurs tout ému. À l'arrivée des Sinjavskij à Paris, Andrej Donatovič avait rapporté trois livres qui étaient manuscrits, et l'un d'eux était composé au goulag, sous forme de lettres envoyées à sa femme. C'était *Une voix dans le chœur*. Les deux autres étaient *Promenade avec Pouchkine* et *Dans l'ombre de Gogol*. Nous eûmes chez les Aucouturier une réunion pour décider qui traduirait quoi. Y participait Louis Martinez. Je ne me rappelle plus comment nous procédâmes, mais l'accord se fit vite, en présence de Sinjavskij, sur la répartition suivante : le très « scandaleux » livre sur Puškin serait confié à Louis Martinez, qui en aimait le parfum anticonformiste, *Dans l'ombre de Gogol* serait confié à moi, j'aimais les circonvolutions étonnantes de ce livre pensé comme une sorte de cerveau, et Michel se chargeait d'*Une voix dans le chœur*. Avec Sinjavskij, il garda une amitié étroite jusqu'à la mort d'Andrej, en 1997.

Sans conteste, deux blocs émergent dans l'œuvre de Michel : Tolstoï et Pasternak. Et ce qui est remarquable, c'est sa fidélité à ces deux amours littéraires, qui, chacun à sa façon, correspondent à l'homme qu'il était, un homme heureux et qui inculquait, je crois, ce bonheur à ses nombreux étudiants, doctorants, lecteurs, auditeurs. Hélas, vinrent les malheurs que la vie lui infligea, surtout à partir de l'accident terrible qui frappa son fils Denis dans une rue d'Orléans où il avait fait ses études de mathématiques (mais Denis s'intéressait aussi à la littérature, à la poésie). Un long coma infligea aux parents de Denis une épreuve inouïe. Alfreda, la mère, n'y survécut pas, sa longue maladie fut aussi une épreuve pour Michel. La résilience de Michel au malheur était extraordinaire, et il continuait de siéger au comité de rédaction des *Cahiers du monde russe* sans en rien laisser percer, avec son sérieux, son indulgence habituels.

À Tolstoï, comme à Pasternak, il consacra deux livres à trente ans de distance – et cela est tout à fait remarquable, car dans l'un et l'autre cas, les deux livres étaient

distants l'un de l'autre de plusieurs décennies : les premiers faisaient partie de la collection « Écrivains de toujours » du Seuil, une collection remarquable, mais aujourd'hui défunte, les derniers étaient reliés aux premiers par des études ponctuelles, des traductions, des directions de travaux de doctorants. Une telle fidélité renouvelée est un phénomène rare, et peut-être unique : Michel ne reprend pas son ancien livre, il en écrit un nouveau, il devient pour la seconde fois un « débutant », c'est-à-dire relit d'un œil frais, de son regard vif, un regard qui voit toujours en face et de côté, ce qu'il a lu tant de fois, enseigné tant de fois. Pour ce qui concerne Tolstoï, il faut rappeler qu'il fut pendant des décennies le président de l'Association des Amis de Tolstoï qui siège à l'Institut d'études slaves de la rue Michelet. Son dévouement y fut infatigable, il était secondé par la comtesse Colette Tolstoï, l'épouse du docteur Serge Tolstoï. La comtesse et le professeur formaient un bon attelage, aidé le plus souvent possible par l'ancienne présidente, une autre comtesse, Jacqueline de Proyart. Année après année, Tolstoï fut ainsi inlassablement servi, débusqué, si j'ose dire, de points de vue inattendus — citons par exemple, les études du sacré chez Tolstoï par Marie Sémon. Les *Cahiers Tolstoï* sont un petit trésor d'idées que nous devons surtout à Michel Aucouturier.

Michel ne se répétait pas, il avançait dans sa découverte sans cesse renouvelée de ces deux grands poètes de la vie ; il avançait, aidé par tous les travaux de la slavistique russe ou anglo-américaine qu'il lisait consciencieusement, enrichissant le détail, affermissant la perspective. On trouvera dans son second *Pasternak*, celui de 2016, de superbes lectures de poèmes, comme le poème « Irpègne » paru dans *Seconde naissance*, et lié au séjour fait en Ukraine dans l'été 1931, avec la femme du pianiste Neuhaus dont il est tombé amoureux, « au festin pendant la peste, au banquet de Platon ». Michel en fait une somptueuse analyse.

Aucune confidence sur les rapports qu'eut Michel avec le poète ! le moi n'était pas le fort de Michel. Plutôt l'*impersonnel* comme l'entendait Pasternak. La correspondance de Boris Pasternak, publiée par son fils Evgenij, a beaucoup aidé Michel en ce sens qu'il en a fait un déchiffrement que personne n'avait encore fait. Pasternak voulait, nous montre Aucouturier, que son « moi » parvînt à être le tout de l'époque. Le livre montre, mieux que toutes les biographies antérieures du poète, l'influence qu'eut sur lui son père, le peintre Leonid Pasternak, ami de Tolstoï et illustrateur de *Résurrection*. Aucouturier nous montre aussi avec des détails nouveaux, et saisissants, le refus par le poète de l'omertà imposée par le régime et son tyran à tout un pays. Une omertà qui sévissait dès qu'un homme hier adulé disparaissait. Ce fut le cas pour le jeune poète Sillov, dont Pasternak apprend l'arrestation lors de la première de la pièce de Majakovskij, *Les Bains*. Or Sillov, écrit Boris à son père, était « le seul homme vivant qui incarnait pour moi le reproche vivant de ne pas être marxiste ». Le suicide de Majakovskij est d'ailleurs tout proche. Aucouturier renouvelle notre appréhension du rapport de Pasternak à Stalin, que l'on connaît essentiellement par le légendaire³ coup de fil du tyran au poète après la première arrestation de Mandelstam dont il a présenté et traduit tout le recueil *Tristia* (1994) ;

3. Depuis les *Mémoires* de Nadežda Mandelstam.

en s'appuyant sur d'autres chercheurs⁴, Michel Aucouturier enrichit considérablement ce chapitre essentiel de la littérature russe au xx^e siècle : le poète et le despote. En particulier en démontrant que le poème « C'était il y a cent ans » est une variation sur le poème de Puškin « Stances », où Puškin compare Nicolas I^{er}, dont le règne débutait alors dans le sang (la rébellion du 14 décembre 1825 et la pendaison de cinq décembristes), au début du règne de Pierre I^{er}, quand le jeune tsar réprima sauvagement la rébellion des archers. Puškin disculpait Nicolas I^{er} au nom de l'avenir, et Pasternak, nous montre Michel Aucouturier, reprend cette comparaison « cent ans plus tard ». C'était très risqué, mais Michel Aucouturier nous montre que le poète ne faisait que cela : se risquer, comme un enfant, au bord du précipice... Cependant le risque était l'envers, la doublure presque du bonheur : Michel Aucouturier nous montre les immenses bonheurs que le poète connut au bord de l'abîme : ses amis géorgiens Paolo Jašvili et Ticjan Tabidzé, qu'il traduisit, deux victimes de la terreur, mais précisément, les traduire faisait revivre le pays de la Toison d'or, le bonheur géorgien. Tout comme fut un grand bonheur de traduire Shakespeare. Shakespeare, ce « témoin génial de l'homme », de l'homme dans son drame, son crime, mais sans le mensonge.

Au fond, entre les deux objets principaux de son amour, Tolstoï et Pasternak, il y a pour Michel Aucouturier plus qu'une filiation : une communauté de bonheur et une haine identique du mensonge. Les deux grands dissidents furent tous deux des adorateurs du quotidien, et de la poésie, « le jardin potager où Figaro s'abat / en grêlons du pupitre et des flûtes », selon la « définition » de poète de *Ma sœur la vie*, traduit par Michel. Mandelstam associe, comme l'a magnifiquement démontré Michel Aucouturier, dans sa préface à *Tristia*, l'acte de création au pressentiment d'un monde d'outre-tombe. Mais les deux amours littéraires dont vécu Michel, s'ils pratiquent eux aussi la conjuration des ténèbres, toujours en définitive débouchent sur la lumière.

Georges Nivat, Esery

4. En particulier Lazar Fleishman.